

## Planter des arbres

Thomas Desaulniers

Numéro 154, été 2017

Mais l'ennui nous prend parfois par surprise, comme une mélancolie, le retour de cet antique amour du réel

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/85865ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Desaulniers, T. (2017). Planter des arbres. *Moebius*, (154), 9–17.

# PLANTER DES ARBRES

Thomas Desaulniers

Mon réveil a sonné et je l'ai cogné.

Je me suis senti et je puis. Mes yeux me démangeaient. Je me suis levé puis rassis, puis levé à nouveau. J'ai enfilé mes caleçons de la veille, le même pantalon et une chemise à carreaux. J'ai attaché mes bottes. À mes pieds, il y avait une chaussette rose. Mon téléphone a sonné. C'était mon frère :

— On arrive, là.

J'ai vu mon lit dans le miroir au-dessus de la commode. Le drap contour était défait.

Sur la chaise, dehors, le soleil m'éblouissait. J'ai composé un message sur mon téléphone, puis fermé les yeux un instant. Il aurait fallu me brosser les dents. J'ai rouvert les yeux et j'ai vu la voiture de mon père.

Le banc à côté de moi était abaissé et des planches dépassaient du coffre, ainsi qu'une pelle et du grillage. Mon père et mon frère parlaient de la circulation et de leurs rêves. J'ai reçu un message texte ; j'ai souri et répondu. On était sur l'autoroute à présent. Mon frère a inséré dans le lecteur un disque que je connaissais par cœur. Je me suis endormi contre la fenêtre.

J'ai rêvé à ce disque.

Je me suis réveillé alors qu'on dépassait un centre commercial le long d'une route sans nom. Il y avait un Subway et un RadioShack, et tous les autres magasins. Les essuie-glaces fonctionnaient par intermittence. On a traversé un village.

— Ah shit.

Émile a porté son téléphone à son oreille. Mon père mangeait une pêche.

— Allô, heille, je pense que j'ai oublié de fermer le four...

Quelques secondes ont passé.

— Je m'excuse... Je suis niais... Bye.

Émile a soupiré.

— J pense que j'ai oublié de fermer le four en partant de chez Laurence. Estie.

Mon père a avalé sa bouchée :

— Elle était pas chez elle ?

— Non, elle était en route vers son yoga.

— Elle a dû le voir, elle l'a sûrement fermé.

— Non, elle déjeunait avec son amie au restaurant ce matin.

— Ah, elle est sortie avant toi ?

— Non. Mais elle est pas nécessairement passée par la cuisine.

— Ah.

Émile tenait son cellulaire à deux mains. Mon père a insisté :

— Elle a dû le voir en sortant.

Des deux côtés de la route, les arbres formaient une haie compacte. Émile a posé son coude sur le bord de la fenêtre et la main sur son menton.

Plus loin, devant une maison blanche à deux lucarnes, un homme s'était arrêté et parlait avec un couple de vieux sur le balcon. Il était au bas des marches et faisait de grands mouvements en direction de la rue. Les vieux restaient assis dans leurs chaises berçantes, visiblement importunés, leurs mains vissées aux accoudoirs. La femme nous a suivis du regard comme on passait ; l'autre, en continuant de gesticuler, avait posé son pied gauche sur la marche du bas. En avant, la conversation se poursuivait :

— T'sais, je pense pas que ça soit tellement dangereux s'il y a rien dans le four. Il va s'éteindre et rester à la même température, pis se rallumer de temps en temps.

— Tu penses ? Je l'avais mis à broil.

— Oh. Broil, c'est une autre histoire.

Émile a détourné les yeux, anxieux. Mon père a capitulé :

— Je sais pas.

Émile regardait son téléphone, alors j'ai fait pareil. Il n'y avait rien à voir. On est arrivés à une intersection et la voiture a ralenti. Mon père a demandé à Émile de regarder la carte, puis il a tourné. Quelque chose me tracassait :

— Qu'est-ce que t'as mangé, coudonc, qui demandait que t'ouvres le four pour déjeuner ?

— Un genre de croque-monsieur. Ben un croque-monsieur pas de viande. Laurence appelle ça un monsieur fromage.

— Ah. Ha ha ! Ç'a l'air bon.

Un peu plus loin, mon père s'est fâché parce qu'Émile assurait mal son rôle de copilote. On avait manqué un virage. À ce moment-là, le téléphone de mon frère a vibré :

— Ça sent la fumée partout mais rien a brûlé.

— Bon.

Bientôt, on a tourné à droite au bout d'une route de gravier, et mon père a annoncé :

— Là, on a l'impression d'être creux pour vrai.

On a traversé un dernier village et tourné à gauche devant l'église. Puis, on y était. La voiture s'est engagée en cahotant sur un chemin de terre que la mauvaise herbe avait presque effacé, au milieu d'une prairie bordée par une érablière. Le ciel était gris et bas.

Une centaine de mètres plus loin, le chemin contournait un fossé et donnait sur une autre prairie, séparée de la première par un étroit bosquet. À la lisière du bois, tout au fond, était stationnée une roulotte jaunie.

— On va avoir les clés la semaine prochaine.

On a continué en silence sur le chemin qui descendait toujours, passé un petit hangar jusqu'à l'entrée d'un verger clôturé. On est descendus.

Dans cet enclos avaient été plantés 170 poiriers et autant de pommiers. Les plus grands faisaient tout juste six pieds et les plus petits dépassaient à peine des herbes hautes. Beaucoup étaient morts.

On est sortis du verger par son autre extrémité et on s'est enfoncés dans une broussaille plus épaisse encore, à la naissance du bois.

— Je regrette d'être venu en shorts.

Notre père nous a menés à un ruisseau clair mais presque tari, qu'on a suivi jusqu'à une rivière également très basse dans son lit de galets.

— Il a pas beaucoup plu ces derniers jours.

Le ciel se dégageait. On remontait le même ruisseau et mon pas était lourd. À un endroit où la ravine s'élargissait, mon père nous a expliqué qu'il voulait construire un barrage, et il nous pointait les arbres qu'il allait falloir couper pour que le soleil réchauffe l'eau.

On s'est enfoncés dans le bois. J'avais mal à la tête. Là où on se trouvait, le sol de la forêt et le bas des arbres étaient couverts d'une épaisse mousse verte. Entre les bouleaux et les hêtres, on distinguait une petite clairière baignée de lumière.

J'ai senti qu'il fallait dire quelque chose :

— C'est vraiment de toute beauté ici. C'est le grand rêve, franchement. Félicitations.

Mon père souriait.

De retour au verger, on a vidé le coffre de l'auto et on est remontés.

— Je meurs de faim.

On est partis. J'étais assis à l'avant, cette fois, et j'essayais de nous guider en suivant à l'envers les instructions imprimées. Émile ronflait la bouche grande ouverte.

Au Royaume de la patate, la propreté des lieux figurait sur le menu parmi les cinq valeurs qui assuraient le succès du restaurant. On avait à peine bu nos cafés quand le téléphone d'Émile a vibré et qu'il s'est éloigné pour répondre. À la télévision, il était question d'une chasse à l'homme dans les rues de Longueuil. Nos assiettes sont arrivées et Émile est revenu l'instant d'après. Laurence n'était pas

fâchée et il n'avait que d'éloges pour ses frites; il était de meilleure humeur. Il n'y avait pas de cheveu dans nos assiettes.

Avant de rentrer à la terre, on s'est arrêtés à une pépinière récupérer une centaine de pousses de différentes essences. La femme au comptoir nous montrait où on se trouvait sur une photo des lieux prise d'un hélicoptère. C'était une très grande pépinière. Quand les arbres deviennent trop gros et que personne ne les achète, ils les coupent tous: c'est plus rentable ainsi. Mon père, sur le chemin du retour, était accablé :

— Ils coupent leurs arbres quand ils sont trop gros...

Revenus au verger, on s'est mis au travail. Mon père construisait une grande cage rectangulaire pendant qu'Émile et moi creusions un trou d'une superficie équivalente et d'une profondeur d'environ un pied.

Le soleil brillait et la tête me tournait à chaque pelletée, mais mon frère était vaillant pour deux, tout d'un coup, et le trou avait fini par se creuser. On l'a rempli avec de la terre plus meuble. À quatre pattes tous les trois, on y a planté les pousses: des chênes, des noyers noirs et des cendrés, quelques peupliers. On a posé la cage ensuite, censée repousser les mulots, et en me relevant j'ai cru que j'allais m'évanouir.

Le tuyau était à sec et il aurait fallu la clé du hangar pour l'alimenter. Mon père nous a tendu des seaux et on a marché jusqu'au ruisseau 300 mètres plus loin. Le sol du verger était inégal et mes chevilles flanchaient presque à chaque pas. Le retour était plus pénible encore, avec nos seaux qui pesaient une tonne et le soleil couchant droit dans les yeux. On a fait l'aller-retour deux fois. À la fin, la terre sous la cage était toute noire et boueuse.

On a visité l'érablière dans la pénombre naissante, puis on est partis. C'est Émile qui conduisait, et notre père était à l'arrière. Le soleil déclinait derrière les nuages et on essayait de deviner, avec les lueurs, où se trouvait l'ouest exactement. Quand on a rejoint l'autoroute, il faisait nuit.

Je n'avais pas voulu prendre le volant, mais je ne m'endormais pas non plus. C'était peut-être l'autoroute – peut-être était-il impossible de s'endormir à une telle vitesse. C'est de ça qu'on a commencé à parler, avec mon frère, même s'il n'avait pas tellement d'opinion sur le sujet. On a partagé comme ça une série de réflexions qui ne suscitaient chez l'autre aucune réaction. Notre père ne disait rien. La radio jouait à bas volume et j'ai tendu l'oreille quand un journaliste est revenu sur la chasse à l'homme de Longueuil. Il s'agissait d'un drame conjugal. Un suspect avait été appréhendé.

Plus tard, on est revenu sur l'incident de l'avant-midi :

— C'est drôle que t'aies pensé à ça. Je veux dire, c'est drôle que t'aies pensé, une heure plus tard, que t'avais peut-être pas fermé son four.

— Ouais. Ben, une chance ?

— Non. Ben, oui. Mais comment c'est arrivé, t'sais ? Comment c'est arrivé que tu penses : « Shit, j'ai pas fermé le four » ?

— Ah. Ben, en voyant papa manger une pêche, je me suis aperçu que j'avais pas vraiment faim, que j'avais bien mangé ce matin. Fait que j'ai pensé à mon déjeuner. Pis c'est ça, là.



— C'est drôle. C'est drôle que tu te sois souvenu que t'avais oublié.

Après ça, on était lancés. On a parlé de nos amis communs, de l'école qui recommençait bientôt, de Laurence, et de Mélodie.

— Tu dois avoir hâte qu'elle rentre.

— Hm. Ouais.

Émile a détourné les yeux de la route une seconde, vers moi ; il s'attendait sûrement à plus d'émotion.

— Je compte les jours.

Il y a eu un moment de silence. J'ai jeté un œil à l'arrière. À la radio, c'est l'émission culinaire qui commençait. J'ai baissé le volume un peu, avant de renoncer complètement et d'appuyer sur « CD ». L'album qu'on avait écouté à l'aller a recommencé, en sourdine.

On a changé de sujet ; discuté, je crois, de politique. Puis, Émile a encore parlé de Laurence ; de combien il s'était ennuyé pendant son séjour à Brest l'automne dernier. Je l'écoutais.

Tout ce temps, notre père, à l'arrière, ne disait rien. Je me suis demandé s'il s'était endormi, et je sentais qu'Émile se posait la même question. Il faisait noir. On continuait à parler. Émile a dit :

— Argh, je commence à être tanné de faire de l'auto, moi. C'est loin, pareil.

— Ouais ? Ça s'endure, je trouve.

— Mais toi tu conduis pas, non plus. Je commence à être raqué.

Pendant un moment, je suis resté silencieux. J'avais reçu un message texte. J'ai observé un instant les mots sur

l'écran. Je me suis calé dans mon siège, et j'ai prêté attention au frottement du cuir, au son que ça faisait. J'écoutais le roulement des pneus, le ronflement du moteur et, plus sourde encore, étouffée, la musique.

J'ai effacé le message.

Peu de temps après, le téléphone d'Émile a sonné et il me l'a tendu. C'était notre mère. Je lui ai dit qu'on était presque arrivés; que la terre était de toute beauté. Elle m'a fait dire à son mari qu'elle se couchait, et qu'elle nous souhaitait bonne nuit.

Plus tard, la voiture a ralenti, puis s'est arrêtée devant chez moi. J'ai rassemblé mes affaires et mon père m'a remercié d'être venu. Je lui ai dit que c'était naturel. J'ai dit :

— J'ai hâte de voir à quoi ils vont ressembler dans quinze ans, quand même, ces arbres-là.

Je leur ai souhaité bonne nuit à tous les deux et je suis sorti.